

Mémorial de Verdun

**Classes
Genevoix**

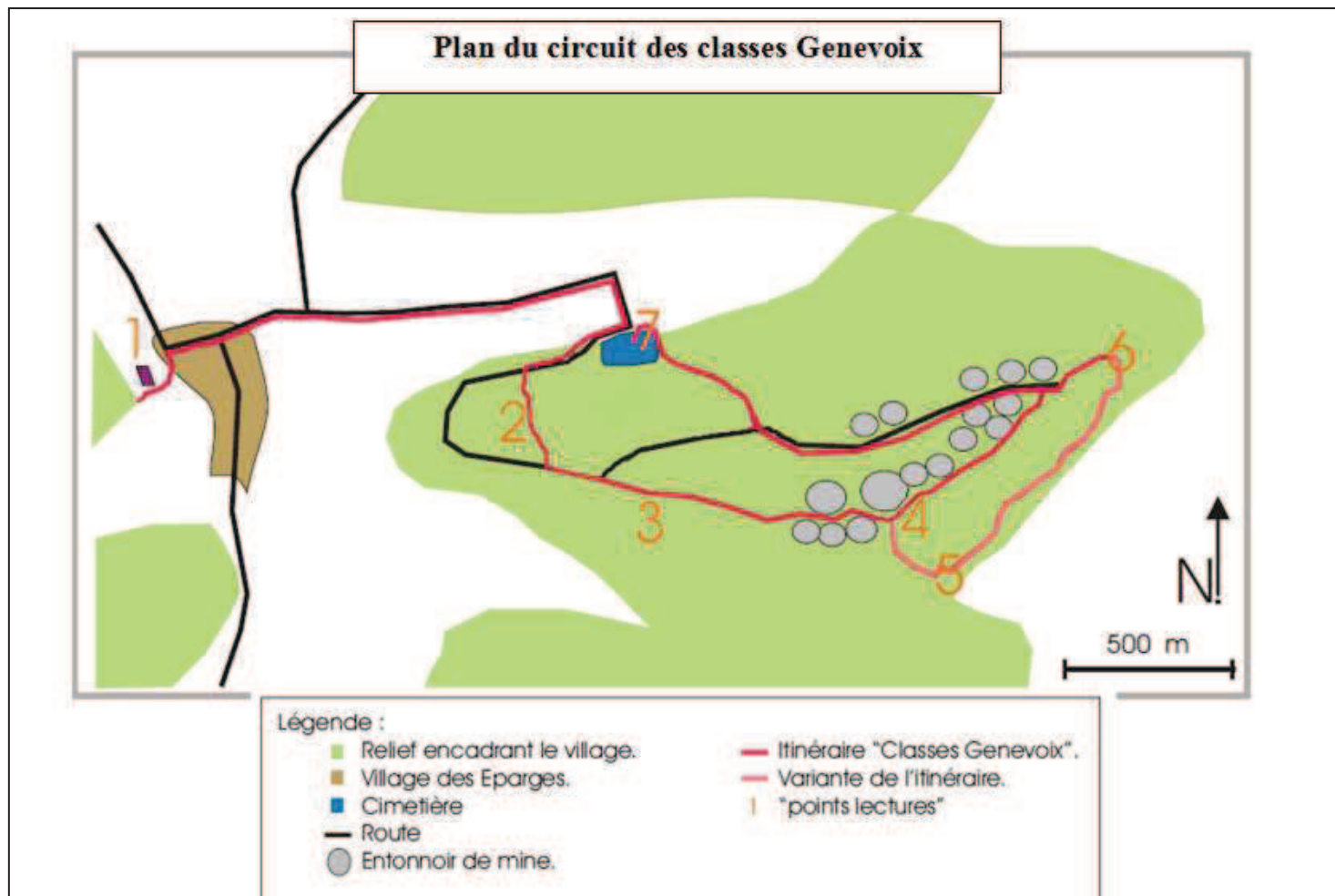
Etude croisée : Lettres modernes-Histoire

Document Professeurs



Classes Genevoix
Informations Professeur

Le dispositif des classes Genevoix vous propose de vous inscrire dans les pas du célèbre écrivain, témoin exceptionnel de la Première Guerre mondiale. A cette fin, un parcours mis en place par le Mémorial de Verdun en partenariat avec la communauté de communes du Pays de Fresnes a été mis en place afin de suivre l'auteur dans les terribles événements du mois de février 1915. Ce parcours est balisé par sept panneaux qui permettent d'aborder les différentes étapes de la lutte menée par le lieutenant Genevoix et ses hommes. Vous trouverez ci-dessous le plan de ce parcours :



Il faut près de trois heures pour effectuer ce circuit. Il est recommandé d'être accompagné par un guide.

Voici les informations qui peuvent vous être utiles pour exploiter les sept points du parcours :

Point 1 :

Présentation du site :

Avant guerre, les habitants des villages des Eparges et de Combres cultivaient en bonne entente les collines qui portent leur nom, cultures céréalières, prairies, jardins, vergers, bois, tel était le paysage jusqu'au début de septembre 1914.

Les premières heures du 17 février 1915 :

Le mercredi 17 février 1915, les 800 hommes du 2^e bataillon du 106^e RI dirigé par le commandant Marchal, quittent à 4 h 15 du matin leur bivouac installé au carrefour de la route de Mouilly et de la tranchée de Calonne : c'est le cœur de l'hiver, il fait froid, la marche est difficile suite au mauvais temps de la veille qui a détrempé le terrain. Ils ont 4 km à accomplir avant d'atteindre les ruines du village des Eparges. Ils empruntent un réseau de boyaux les mettant à l'abri des éclats d'obus, tout en évitant de s'égarer de nuit : ce sont les chemins de relève (les combattants séjournent dans un secteur donné avant d'être relevés, ils utilisent pour cela divers itinéraires pour s'y rendre ou en revenir).

La relève doit être effectuée avec le maximum de sécurité afin d'éviter les pertes humaines : les hommes se déplacent en colonne, espacés de quelques mètres, dans les boyaux. L'avance se fait en silence, sans fumer (une cigarette se distingue de nuit à plusieurs centaines de mètres : le tireur d'élite aperçoit un premier tirage, ajuste au second et tire au troisième !). La progression est lente : les hommes sont chargés de 20 à 25 kg : vivres, munitions, armes, à cela s'ajoutent une tenue imbibée de pluie, de la boue collée aux chaussures.

Quelques centaines de mètres restent à faire avant de se mettre à couvert dans la cuvette 280 (dans l'actuel ravin d'Hadimel en contrebas nord-ouest du point A).

Le plateau des Eparges forme un croissant largement ouvert au Nord, il est long d'environ 1100 m du point A au point X, large de 800 m dans son maximum et culmine à près de 350 m. Il forme un éperon se détachant en avant de la côte des Hauts de Meuse offrant un point de vue admirable sur la plaine et le pied des Côtes de Meuse ; en cela, il constitue un objectif essentiel aux yeux des deux adversaires.

Compte tenu de la longueur de cette crête, la 12^e DI, en charge du secteur depuis la mi-octobre 1914, prépare deux attaques simultanées : la principale attaque, confiée au 106^e RI a pour objectif de prendre la partie ouest du plateau (le point A) tandis que le 132^e RI doit soutenir cette attaque par ses tirs sur la partie est de la crête (vers le point X) et des attaques sur la première ligne allemande.

Au sein de la 7^e compagnie du 2^e bataillon du 106^e RI se trouve le sous-lieutenant Genevoix. Ces deux attaques sont appuyées par une petite centaine de pièces d'artillerie de différents calibres. Les deux régiments rassemblent chacun dans cette opération environ 2000 hommes (4000 hommes au total avec les réserves). Côté allemand, les effectifs sont aussi importants. Les soldats bien installés dans des tranchées et des abris bétonnés sur le plateau des Eparges ou en réserve au col de Combres sont prêts à intervenir le moment venu.

Point 2 :

L'attente et la montée dans les boyaux :

A l'aube, les hommes du 2^e Bataillon du 106^e RI ont pris possession des abris, rejoignant ceux du 1^{er} Bataillon : c'est l'attente, longue, jusqu'à 14 h, heure à laquelle quatre explosions de mines souterraines donneront le signal du début de l'assaut. En attendant, les hommes se reposent, à l'exception de quelques guetteurs. Les risques sont nombreux : toute imprudence pourrait révéler aux Allemands l'imminence de l'attaque et entraîner de leur part le déclenchement d'un barrage d'artillerie sur les positions françaises bien insuffisantes pour protéger les soldats des plus gros obus.

Cette attente est mise à profit pour lire ou relire une lettre d'un proche, pour écrire quelques mots sur un carnet, pour contempler des photos d'êtres chers.

La pensée divague et la peur de la mort habite tous les esprits. La peur de la blessure, de la mutilation qui rend impossible tout retour à une vie normale.

Les explosions ont lieu à 14 h, elles entraînent le déclenchement de la préparation d'artillerie, les compagnies remontant en file indienne les boyaux sur les 4 ou 500 mètres les séparant des places d'armes aménagées par le Génie : ils doivent y arriver pour 14 h 30 : leur avancée est d'autant plus pénible qu'ils sont lourdement chargés, les hommes s'essouffent rapidement.

Point 2 (débouché du boyau) :

L'assaut :

Des parallèles de départ sont aménagées par les sapeurs ; à côté de celles-ci on trouve l'entrée des galeries de mines qui ne peuvent servir pour l'instant d'abris, des gaz de combustion des explosifs y séjournent encore. Les hommes se reposent, réajustent leur équipement et attendent la levée du tir d'artillerie pour pouvoir poursuivre. Déjà les premières pertes sont à déplorer du fait de tirs d'artillerie français trop courts. Les combattants passent d'un dispositif en file à un dispositif en ligne : il s'agit de faire face à l'objectif avec un espace de quelques mètres entre chaque combattant ; cette dispersion est indispensable afin de limiter les pertes humaines.

La levée des tirs d'artillerie est prévue à 15 h, heure H en jargon militaire. Les chefs de section veillent à leurs hommes, vérifiant leur matériel et équipements. Les tirs d'artillerie amis levés, en quelques minutes et par bonds successifs, sous la faible riposte des quelques survivants allemands, les combattants français atteignent l'objectif qui leur a été assigné, à

savoir les tranchées allemandes du point A ainsi que les lèvres des entonnoirs qui le couronnent maintenant

Point 3 :

Le point A : une position prise de haute-lutte :

Sur cette position, se trouvait un bastion fortifié allemand. La mission confiée aux hommes du 106^e RI est de s'établir dans les tranchées conquises et d'organiser les positions de défense vers le sud et l'est (vers le point C). Les entonnoirs sont utilisés comme abris pour les unités en soutien en arrière des tranchées. L'entonnoir n°7 constitue un obstacle pour les hommes, tout comme la multitude des trous d'obus ; leur approche sur zone est rendue d'autant plus difficile que les gaz de combustion de l'explosion des mines et des obus rendent la respiration difficile. Trous d'obus et entonnoirs limitent leurs déplacements, mais leur assurent des protections provisoires. Les soldats de la 7^e s'installent tant bien que mal, dans l'entonnoir creusant dans ses flancs des emplacements de combat avec leur pelle-bêche ou pelle-pioche. La riposte allemande ne se fait pas attendre : l'artillerie lourde (des canons de 150 et de 210 mm) pilonne les anciennes positions, soumettant les combattants français à un véritable déluge de feu. Des combats d'une rare intensité, parfois au corps à corps, ont lieu plusieurs jours durant avant que le 106 ne soit relevé. Le 18 février les Allemands chassent les Français du point A. Des corps à corps ont lieu et Genevoix abat plusieurs ennemis au revolver. En fin d'après-midi, les Français repartent à l'attaque et réoccupent le point A. Le 19 février, les Allemands contre-attaquent quatre fois et sont stoppés à chaque tentative. Le lendemain, le 67^e RI s'élance des positions tenues par le 106^e RI pour conquérir la totalité de la crête mais l'attaque échoue et aucun gain significatif de terrain n'est effectué. Le 21 février, le 132^e RI plus à l'est n'arrive pas à déboucher du ravin du bois de la crête des Éparges. Durant toutes ces journées, les soldats des deux camps sont littéralement matraqués par l'artillerie faisant subir un terrible martyre aux combattants.

Du 17 au 21 février 1915, la moitié du 2^e bataillon du 106^e RI ne reviendra pas de cet enfer de boue, de sang, de pourriture.

Là ont eu lieu les tragiques événements décrits dans le chapitre « La mort » de *Ceux de 14*. Il s'agit de l'un des passages les plus poignants de l'ouvrage.

Le monument des revenants :

Ce monument est le dernier des monuments construits durant l'entre-deux-guerres, il est inauguré le 30 juin 1935. Il porte l'inscription « les revenants du 106^e à leurs camarades » et est l'œuvre du sculpteur parisien Maxime Réal del Sarte, ancien combattant des Éparges où il a perdu un bras en janvier 1916 (sa prothèse de main est visible dans les collections du Mémorial). Il est construit par George Ricôme, ancien officier du 106^e RI, installé comme entrepreneur à Verdun, suite à une souscription lancée par le président de l'association des anciens combattants du 106^e RI.

C'est une pyramide trapue, surmontée d'une tête humaine, sur les faces de laquelle l'artiste a sculpté des petites croix, des ossements, des crânes, des mains décharnées et crispées, pour évoquer le grand nombre de morts et le calvaire qu'ils ont dû endurer. Sur le piédestal, un bas-relief de bronze représente la France casquée (allusion à Jeanne d'Arc) et assise tenant dans ses bras étendus en forme de croix un soldat expirant. Nous y voyons une reprise de la symbolique de la descente de croix (comme la sculpture se situant dans la cathédrale de Chartres) où Marie est ici la France, le Christ un soldat qui s'est donné en sacrifice pour la patrie.

Point 4 :

Le paroxysme de la lutte :

C'est avec les combats d'avril pour la conquête des points C et X que la lutte menée aux Éparges atteint son paroxysme. Le temps est épouvantable : des averses de pluie et de neige fondue transforment le champ de bataille en un vrai cloaque. La boue est partout présente encrassant les armes, aspirant les morts et les blessés. En effet du 5 au 9 avril 1915, les Français perdent plus de 4000 hommes (les pertes sont sensiblement les mêmes chez les Allemands). Les soldats toujours plus écrasés par le feu de l'artillerie s'entretuent à la grenade, à coups de crosse, avec des outils portatifs.

Le 5 avril, le 106^e RI s'empare du point C mais le 132^e RI échoue devant le point X. Le lendemain matin, les Allemands reprennent le point C mais les Français s'en emparent à nouveau en fin d'après-midi. Le 7 avril, les Allemands reconquirent le point qui est

finalement repris définitivement par les Français le 8 avril 1915. Les tentatives du 9 pour enlever le point X échoue. A partir de cette date, les grands assauts cessent mais la crête restera un très mauvais secteur jusqu'à l'été 1915.

Les entonnoirs :

L'entonnoir visible en contrebas du monument du coq résulte de l'effet d'une explosion de mines. La charge de mine (ou fourneau de mine) était placée au fond de l'entonnoir.

Les soldats à l'intérieur de la circonférence sont pulvérisés, tandis que ceux autour sont engloutis vivants par une avalanche de terre et de pierres qui les recouvre.

La guerre des mines souterraines est très ancienne : à l'époque médiévale, elle est utilisée pour créer des brèches sous les murailles.

Ce type de guerre consiste à creuser une sape ou galerie souterraine sous une position tenue par l'adversaire. Cette sape se termine par une chambre (ou fourneau) dans laquelle on entasse l'explosif. La mise à feu se fait à distance de manière électrique pour plus de sécurité ; l'explosion est ainsi commandée le moment venu.

Les derniers cratères visibles ici datent du printemps 1918. En tout, la crête des Eparges aurait connu 300 explosions de mines (46 allemandes et 32 françaises pour les plus grosses mines). On assiste pendant la guerre à une escalade des charges utilisées : ainsi, les mines de février 1915 ne dépassaient pas les deux tonnes tandis que celles qui ont joué en 1916-1917 avoisinaient les 30 tonnes d'explosif ! (à Vauquois, où le même type de guerre est pratiqué, les Allemands feront jouer une mine de 60 tonnes d'explosifs le 14 mai 1916).

Le monument du Coq :

Il s'agit du premier monument à être érigé sur le site des Eparges en 1924. Ce monument dédié à la 12^e DI se trouve sur le point culminant de la crête (le point C selon les canevas de l'artillerie française qui identifiait les points remarquables de la crête à l'aide d'une lettre de l'alphabet).

Il porte l'inscription « La 12^e Division à ses morts et à leurs frères d'armes tombés aux Eparges ». Il s'agit d'un obélisque reposant sur un piédestal à gradins, surmonté d'un coq gaulois de bronze, emblème national. Ce dernier, en position de combat, est tourné vers les positions allemandes. Sur les côtés, sont gravés les citations obtenues par la 12^e Division, ainsi que les unités ayant combattu jusqu'à la fin de la guerre sur le site des Éparges.

Comme les autres monuments « historiques » de la crête, celui-ci est l'œuvre d'anciens soldats d'unités ayant combattu aux Eparges : pour le monument du Coq, le statuaire est un ancien du 132^e RI, LEFEBVRE-KLEIN, et a été construit par des soldats du 132^e RI alors en garnison à Verdun. Son financement a été réalisé par souscription lancée auprès des anciens du 132^e, 332^e RI et du 45^e RIT de Reims.

Point 6 :

L'inexpugnable point X :

Le point X constitue la pointe Est de la crête des Eparges ; il s'agit d'un véritable observatoire sur la plaine de la Woëvre ainsi que sur la ligne des Côtes de Meuse, de par sa position avancée, que ce soit vers le Sud en direction d'Hattonchâtel ou vers le Nord. Ce véritable point stratégique ferme le front de Verdun à l'Est. Il sera l'objet d'âpres combats après les assauts de la fin de l'hiver et du printemps 1915 : les Allemands le posséderont jusqu'à l'offensive franco-américaine de septembre 1918 pour réduire le saillant de Saint-Mihiel. Sur la crête, ce sont des unités de la 15^e Division d'Infanterie Coloniale composée de troupes métropolitaines et de troupes coloniales qui passent à l'attaque le 12 septembre 1918. Elles sont cependant arrêtées. Avec l'ordre de repli général plus au nord dans la Woëvre, les Allemands abandonnent le point X la nuit du 12 au 13 septembre 1918.

Le monument du point X :

Le monument du Point X est le second à être édifié, en 1925. Il s'agit d'un mur : de face, un autel rustique s'y trouve accolé, surmonté d'une croix en creux ; de dos, face à la plaine de Woëvre, un bas-relief représente un officier, arme au poing, menant ses hommes au combat. Ce bas-relief est l'œuvre de Mina Fischer, comtesse de Cugnac, qui a perdu son bien-aimé, le lieutenant René Tronquoy, dans les combats qui se sont déroulés pour la conquête du site. Le monument a pu être édifié suite à une souscription lancée auprès des anciens du 67^e, 74^e et 274^e RI. Il a été construit par l'entreprise Ory qui reconstruisait le village de Combres.

Ce monument est dédié à ceux qui n'ont pas de tombe, les 10.000 combattants français et allemands disparus, engloutis ou déchiétés par l'artillerie et la guerre des mines.

Point 7 :

Le cimetière du Trottoir :

Le cimetière du Trottoir est créé dès 1915, suite aux combats des Hauts de Meuse ; il est réaménagé à plusieurs reprises durant l'entre-deux-guerres. Il regroupe les corps de 2960 combattants : 2108 en tombe et 852 en fosse commune. Parmi ces soldats, figure l'ami de Maurice Genevoix, le sous-lieutenant Robert Porchon : blessé dans un premier temps le 20 février, il est tué par un éclat d'obus à proximité du poste de secours.

Cité à l'ordre de l'Armée en ces termes : « Porchon, Robert, Charles, Joseph, sous-lieutenant au 106^e RI. D'une bravoure admirable et en même temps d'un calme communicatif, a commandé sa section avec la plus grande intelligence, donnant à ses hommes par sa tenue la plus grande confiance. A été mortellement blessé le 19 février 1915 au cours d'un bombardement ».

Les autres cimetières français à proximité des Éparges :

Trois autres cimetières français se situent à Montvillers, Trésauvaux, et Saint-Rémy-la-Calonne (ce dernier compte les tombes d'Alain Fournier et de ses compagnons d'infortune) ; ils réunissent 938 tombes sans fosse commune.

De 1971 à 1980, Maurice Genevoix est venu de manière régulière sur le site : il accomplissait le parcours réalisé par les élèves et venait se recueillir sur la tombe de son ami Porchon.

Les cimetières allemands :

Le service des sépultures allemandes entretient dans le secteur des Eparges les cimetières suivants : Saint-Maurice-sous-les-Côtes (1387 tombes et 402 en ossuaire), Viéville-sous-les-Côtes (1044 tombes et 135 en ossuaire) et Troyon-Vaux-les-Palameix (2655 tombes et 135 en ossuaire) (soit un total de 5086 tombes et 672 en ossuaire).

Trois tombes sont remarquables dans le cimetière de Troyon-Vaux-les-Palameix : elles se situent à l'ouest du cimetière et témoignent de la présence d'ateliers de sculpteurs à proximité du champ de bataille.

Dans ce cimetière, se trouvent des stèles juives.